



Portrait de William Robinson © avec l'aimable autorisation
de Gravetye Manor.

Sa suractivité passionnée le fit reconnaître de ses pairs et il devint en 1866, la même année qu'Édouard André, membre de la Société linnéenne, parrainé par Charles Darwin, David Moore et le grand pépiniériste James Veitch. Il démissionna alors de son poste au jardin botanique pour se consacrer à sa carrière de journaliste horticole, dans les revues *The Gardeners' Chronicle* et *The Times*. À partir de ce moment, il se dira auteur et journaliste et ne retrouvera le goût de se nommer jardinier qu'après avoir acquis sa propriété de Gravetye. En outre, le fait d'avoir appris le français lui permit de devenir correspondant du journal *The Times* afin de rendre compte des événements concernant l'horticulture et les jardins à l'Exposition universelle de Paris de 1867. Qu'Édouard André remporte le concours et la réalisation de Sefton Park à ce même moment coïncide avec le retour d'une influence française sur le monde des jardins en Angleterre. Comme dit Brent Elliott : « Nous allons maintenant recevoir de nos élèves la version francisée du jardin anglais¹ ». Il ajoute une critique de cette version, en lui reprochant de multiplier les vues, ce qui, à son avis, entre en conflit avec le souci anglais d'unifier les effets.

1. Brent Elliott, *Victorian Gardens*, Londres, Batsford Ltd, 1986, p. 170.

PARIS, LE RÉSEAU HORTICOLE ET DES JARDINS, VISIONS CROISÉES

La publication en Angleterre des articles de Robinson sur la vie horticole et les méthodes culturales pour les légumes, les arbres fruitiers et leur taille, le palissage, les outils, les champignons, à Paris et dans diverses régions et villes de France qu'il avait observées lors de l'Exposition universelle de 1867, susceptibles de renseigner le public professionnel ou amateur britannique, avait suscité des échanges très vifs et des controverses outre-Manche. William Robinson souhaite donc développer ce sujet dans *Gleanings from French Gardens, Comprising an Account of Such Features of French Horticulture as Most Worthy of Adoption in British Gardens*¹. Ainsi le voit-on mettre au point un système de travail en spirale qui se répétera tout au long de sa carrière d'écrivain : le thème de *Gleanings*, qui rencontra un grand succès, l'inspira pendant de nombreuses années grâce à la publication de plusieurs ouvrages, complétée par la description des parcs et des jardins de la capitale française et de ses environs dans *The Parks, Promenades and Gardens of Paris, Described and Considered in Relation to the Wants of our*

1. William Robinson, *Informations glanées dans les jardins français, comprenant un rapport sur les aspects les plus intéressants de l'horticulture française qui méritent d'être adoptés dans les jardins britanniques*, Londres, Frederick Warne and Co, 1868.

*own Cities and of Public and Private Gardens*¹. Le premier chapitre sur le jardinage « subtropical » de plantes ornementales fit l'objet d'un ouvrage spécifique : *The Subtropical Garden*, où il développe le thème des plantations estivales, comme les cannas auxquels il consacre près d'une vingtaine de pages ; variées en taille et en forme pour les massifs, elles sont encadrées de végétaux au feuillage ornemental qui peuvent être sauvegardés en place d'un hiver à l'autre, pour peu qu'ils soient plantés dans des lieux abrités.

Lorsque l'on regarde attentivement le volume *Gleanings* [...], on voit que l'étude porte principalement sur des aspects horticoles, le palissage, l'outillage, la décoration florale intérieure. Seuls deux petits chapitres traitent des jardins de Paris, sans oublier le chapitre relatif au jardin fleuriste de La Muette, sur lequel il s'étend longuement, mais l'essentiel de ses études concerne les méthodes culturelles. Robinson est venu à Paris faire la connaissance des professionnels horticoles et du monde des jardins susceptibles de lui apporter des informations utiles en Grande-Bretagne. Effectivement, sur les conseils de ses collègues de la Ville de Paris, dont Édouard André, il est allé rendre visite à M. Charmeux à Thomery pour comprendre la conservation du raisin, à M. Jamin pour la culture de l'oranger, à M. Chaté pour la culture du laurier-

1. William Robinson, *Les parcs, promenades et jardins de Paris, décrits et étudiés par rapport aux besoins de nos propres villes et jardins publics et privés*, Londres, John Murray, 1869.

rose ; il s'est intéressé à la culture de l'asperge à Montmorency et à Argenteuil, à la culture des salades envoyées en quantité sur les marchés anglais¹, à la culture des champignons, aux outils et au matériel horticole : cloches, bordures métalliques pour les pelouses, matériel pour l'arrosage, les systèmes de palissage des arbres fruitiers, les treillages, les protections, les châssis à forcer, le mobilier pour les jardins publics, les appareils à numérotter, les sécateurs, les raidisseurs à clôture et enfin tout ce qui concerne la culture des fruits, en cordons ou palissés, les clayettes pour les garder etc.

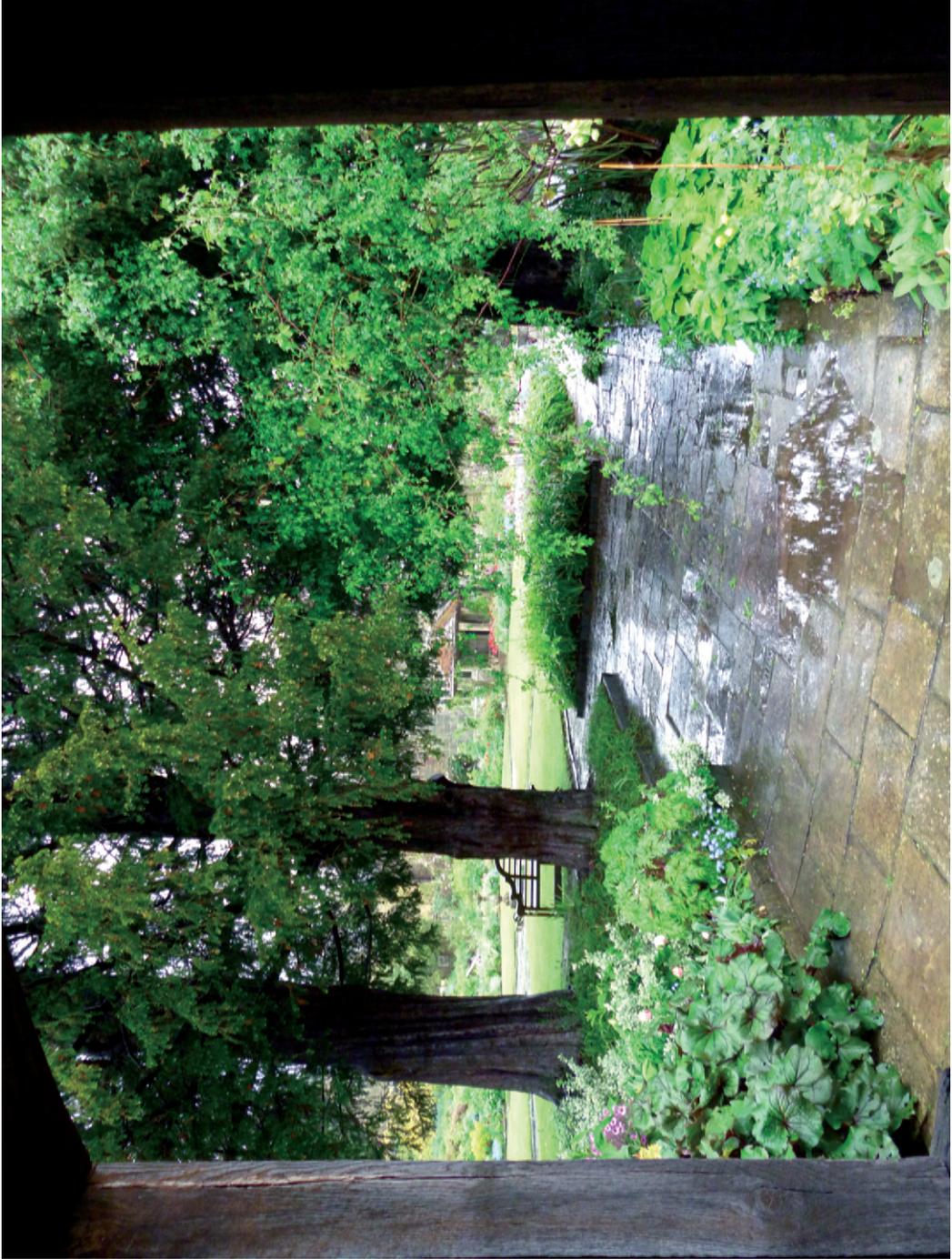
Une part plus grande est laissée à la description des parcs parisiens dans *The Parks, Promenades and Gardens of Paris*. Le frontispice représente une gravure de la fontaine du jardin du Luxembourg tandis que la page de titre qui suit représente une cave à champignons des alentours de Paris. Ces deux éléments iconographiques campent le double sujet qui va être développé sur les éléments de l'horticulture et l'art des jardins à Paris. Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'il puise bon nombre des illustrations dans le fonds iconographique de Dubreuil, Decaisne et Naudin, des Vilmorin, d'Arthur Mangin, Hachette ou encore de la *Revue Horticole*, sans toutefois précisément citer ses sources. Dans ce volumineux ouvrage, il ajoute un dernier chapitre qui rend compte d'un voyage effectué pendant l'été 1868 dans diverses régions de

1. *The Parks, Promenades and Gardens of Paris*, 1869, p. 489-490.

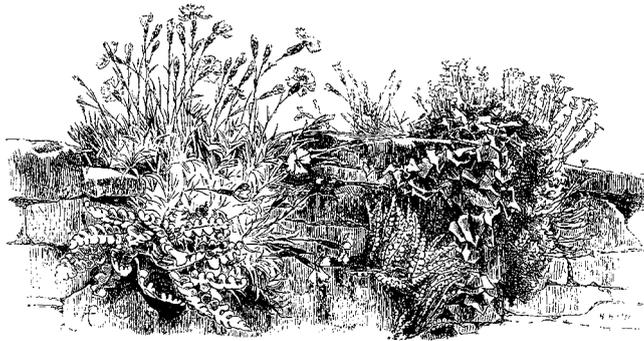
France pour continuer le travail commencé sur la culture fruitière en France lors de la grande Exposition de 1867. Son réseau professionnel s'est alors élargi. À Lyon, il rencontre Francisque Morel dont il avait fait connaissance à l'Exposition : il échange longuement avec lui sur la culture des poiriers ; à Dijon, il se rend chez le pépiniériste Leconte. À Angers, où il trouve le climat idéal pour la culture, il va chez André Leroy dont les vastes pépinières si bien tenues l'impressionnent ainsi que les variétés de poiriers, les pieds de vigne, les pommiers en cordons, les arbres parmi lesquels de nombreux conifères. Il rencontre M. Boreau, le directeur du jardin botanique, dont il loue les connaissances sur les plantes européennes et sur les roses françaises¹. Ensuite, Robinson se rend chez Louis Leroy, dont la grande pépinière se trouve hors de la ville, sur la route de Paris, où il admire la collection dendrologique ainsi que les arbres fruitiers. Il cite Anatole Leroy, avec lequel il a pu visiter différents établissements horticoles des environs.

1. Joseph de la Rousselière, *Histoire des jardins d'Angers*, Angers, éditions de l'Ouest, 1947, p. 60-61.

Édouard André a été pressenti par le maire d'Angers pour réaménager le Jardin des plantes en 1900 après un ouragan. Édouard André lui répond « Je ne saurais oublier que le Jardin des plantes de la métropole angevine a été le théâtre de mes premières études botaniques sous la direction de M. Boreau, que c'est à Angers que j'ai commencé ma carrière dans l'art et la science des jardins et je serai heureux de payer ainsi une vieille dette de reconnaissance. »



Vue sur la terrasse ouest, à partir du pavillon d'été, Gravetye © Claire Barber



Œillets de Grenoble, saxifrage et fougères sur un mur de cottage.

tous intéressants, ils méritent qu'on essaye de les introduire ; mais tous sont surpassés, et de loin, par le saxifrage à feuilles opposées (*S. oppositifolia*) qui ouvre ses fleurs d'un rose violacé éclatant peu après que la neige a commencé à fondre sur ses rochers originaux des Highlands d'Écosse et loin au Nord, sur les montagnes d'Europe, de Russie et d'Asie centrale, jusqu'au cercle arctique. Ils supportent bien d'être en culture, que ce soit comme plante en pot en châssis froid ou, dans de la tourbe sur des rocailles ou en taches sur le devant d'une plate-bande. Lors de sa plantation, il serait bien de creuser un trou de 60 centimètres de profondeur, de le remplir d'un mélange de pierres cassées et de terre, de façon à ce que, lorsque les racines tombent sur ces pierres susceptibles

d'empêcher l'évaporation, elles puissent trouver un bon substitut à cette humidité et à cette nourriture qu'elles apprécient au milieu des débris et dans les fentes de leurs rochers d'origine.

Cette précaution est la plus indispensable à observer par presque toutes les personnes qui cultivent ces plantes naines intéressantes, plutôt que de les maintenir dans une position ombragée dans laquelle elles auront tôt fait de périr ou n'auront jamais au loin l'aspect d'ornements scintillants comme lorsqu'elles poussent en plein soleil et qu'elles reçoivent suffisamment d'eau.

Le saxifrage à bulbilles (*Saxifraga granulata*) diffère en maints aspects de la plupart des autres membres de la famille que l'on cultive, et il mérite qu'on le retienne. Sa variété double que l'on peut voir dans bon nombre de jardins de cottage est très utilisée en certains lieux pour le jardin printanier et elle s'avère une plante très attrayante à tous points de vue. Elle fleurit en telle abondance que même ses feuilles sont cachées par la profusion d'assez grandes fleurs doubles. Je l'ai fréquemment remarquée dans de petits jardins de cottage dans le Surrey et on peut facilement se la procurer chez les pépiniéristes. Il s'agit d'un sujet plaisant qui suscite beaucoup d'admiration au jardin printanier.

Les denses saxifrages-mousses forment un groupe très important pour le jardin, de par la fraîcheur et la vivacité de la couleur verte qu'ils revêtent en hiver, quand tout le reste commence à dépérir et à se dénuder – quand les feuilles tombées jonchent le sol, emportées par les bourrasques trempées de l'automne – et

quand les géraniums et toutes les plantes de jardin à floraison éphémère sont fauchés par le gel. Ils poussent dans presque toutes les terres et dans tous les emplacements et on peut les cultiver facilement, même dans les grandes villes, à condition qu'ils soient toujours exposés en plein soleil et qu'ils reçoivent quelques arrosages copieux pendant les étés très secs. Au début de l'été, ils sont parsemés de fleurs blanches, dont les tiges doivent être coupées dès la fin de la floraison mais, pour moi, l'automne est le moment où ils sont les plus magnifiques, lorsqu'ils luisent de plusieurs teintes du vert le plus rafraîchissant, et tout au long de l'hiver ils restent dans le même état ou ils émergent du plus profond des neiges et verdoyants comme les feuilles en juin. *Saxifraga hypnoides*, abondant en Écosse, au pays de Galles et dans le Nord de l'Angleterre, avec ses variétés, est ainsi notre plante la plus importante ; *S. caespitosa*, que l'on trouve sur certaines des plus hautes montagnes écossaises, lui est apparenté et possède presque les mêmes mérites. Il n'est pas besoin de se rendre dans les montagnes d'Écosse ou d'ailleurs pour rencontrer ces saxifrages-mousses : comme on les cultive beaucoup ça et là, on peut se les procurer dans de nombreuses pépinières et leurs graines sont offertes dans certains catalogues.

La couleur verte plaît à beaucoup de personnes, particulièrement en hiver, et à ceux dont les yeux ont besoin de se reposer après un effort intellectuel difficile ou un travail sédentaire – comme il en existe beaucoup de nos jours. En ville, il est difficile d'arriver à

maintenir le vert du feuillage de ces arbustes à cause de la suie et d'autres mauvaises influences ; ces saxifrages-mousses pourront partout mieux y résister si on les plante dans des massifs près des fenêtres, ou mieux encore, sur une bordure de rocaille assez plate, située en face de ces dernières. J'ai vu un joli talus qui faisait face à la fenêtre du salon d'une maison, efficacement recouvert de cette manière, parsemé de quelques pierres et où avaient été plantés un assortiment de ces saxifrages-mousses et quelques autres plantes naines toujours vertes. En hiver, leur vision était très revigorante et plus attirante que les arbustes persistants situés au-delà.

Ensuite, nous avons la belle hépatique blanche (*Parnassia palustris*), plante indigène originale et charmante, assez commune en Grande-Bretagne, dans les marécages et les landes humides. Je l'ai fait pousser avec succès dans un petit marécage artificiel, et encore mieux dans des pots d'une quinzaine de centimètres dans de la terre de bruyère, placée sur une soucoupe d'eau pendant l'été et protégée dans un châssis froid en hiver. Toutefois, il vaut mieux la « naturaliser » dans des endroits herbus que de la cultiver de cette manière.

Le cerfeuil des Alpes (*Meum athamanticum*) que l'on trouve dans les Highlands d'Écosse, au pays de Galles et dans le Nord de l'Angleterre, possède des feuilles divisées très élégantes, tout en étant une plante très petite et bien dessinée, ce qui la rend très attrayante comme plante à massif ou de rocaille. Il faut pincer les hampes florales car c'est pour ses feuilles très découpées que



Croissance naturelle de plantes à ombelles.

cette plante mérite qu'on la cultive. Si l'on considère l'ensemble du groupe des Ombellifères, il en existe peu d'autres qui soient intéressantes à cultiver, excepté le panicaut maritime (*Eryngium maritimum*), un sujet frappant, et le cerfeuil musqué (*Myrrhis odorata*), plante ancienne digne de considération, que l'on cultivait autrefois dans les jardins pour différents usages. Il ne s'agit pas d'une plante rare et on en trouve beaucoup dans les régions

montagneuses du Nord de l'Angleterre. Il est préférable d'admirer le reste de ce groupe dans leurs repaires sauvages, comme un grand nombre d'autres plantes de Grande-Bretagne.

La linnée boréale (*Linnaea borealis*) est l'une nos plantes indigènes les plus jolies et les plus spécifiques et, de plus, très attrayante pour ceux qui s'y connaissent en botanique, car on lui a donné le nom du grand maître en sciences naturelles, Linné lui-même, qui l'aimait beaucoup ; elle rampe de façon si gracieuse dans les bois de résineux du Nord. On la trouve, assez rarement, en Écosse mais comme elle est très appréciée, on peut l'acquérir dans de nombreuses pépinières. La seule question est de réussir à préserver une telle plante, si jolie, si digne d'intérêt. L'installer dans la terre ordinaire de nos jardins secs méridionaux serait le meilleur moyen de la faire disparaître, mais, à condition d'observer quelques règles, n'importe qui peut la cultiver aisément. Je l'ai fait pousser de trois façons différentes : la première, dans le jardin de plein air, plantée dans une bonne profondeur de tourbe blonde recouverte d'une cloche de verre que l'on a badigeonnée de peinture blanche à demi-sèche pour lui procurer l'ombre nécessaire. De cette manière, elle s'est très bien comportée et avec exubérance. La cloche, pratiquement toujours en place, a préservé l'humidité souhaitable autour de la plante et il n'a été besoin d'aucune attention, si ce n'est d'éliminer les mauvaises herbes de temps à autre.